LE CLUB INFERNAL.

DIALOGUE

ENTRE L'ÉDITEUR ET L'IMPRIMEUR.

L'Éditeur. Est-ce ma faute, Citoyen, si cette brochure n'a pas paru huit jours plutôt. Vous avez d'abord tremblé, puis spéculé sur ses effets : et pendant ce tems-là une foule d'autres brochures ont épuisé la matière, et lassé la patience du public.

L'Imprimeur. Le public achète sur parole. Il faut rajeunir notre ouvrage par un titre nouveau, piquant, merveilleux.

L'Éditeur. Je n'aime pas les titres charlatans. Celui qui travaille pour le bien public sans intérêt et de bonne foi, n'a pas besoin de chercher un appui dans un titre imposteur.

L'Imprimeur. Prenez-garde, Citoyen, que le titre fait tout. C'est sur le titre que nous imprimons : c'est sur le titre que les colporteurs achètent : c'est sur le titre que le public lit. Si l'ouvrage ne vaut rien, le titre merveilleux suffit encore pour le faire dénoncer, et cette dénonciation le porte aux nues. La curiosité réveillée par la crainte ou par la méchanceté voit des intentions secrètes, du sel masqué, des épigrammes couvertes, là où l'Auteur n'avoit rien soupçonné lui-même : et pendant cet intervalle l'on vend la moitié de son édition, et l'on retire ses frais.

L'Éditeur. Quoi qu'il arrive, je ne changerai point mon titre. S'il a vieilli, c'est votre faute : si l'ouvrage est mauvais, c'est la mienne ; mais dans ce cas là, aucun titre ne justifieroit à mes yeux sa vente et ses succès.

LE CLUB INFERNAL.

PREMIÈRE SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE ROBESPIERRE.

Habetis confitentes reos.

Il étoit près de dix heures et demie du soir quand Fouquier-Tinville arriva devant la porte d'airain du club infernal, gardée par le fameux cerbere, chien terrible et merveilleux, qui caresse les jacobins et dévore les aristocrates. Il regarda Fouquier d'un œil caressant, et ouvrant une seule de ses trois gueules, il lui demanda, d'un ton gracieux, sa carte de citoyen : — la voici. — Ton certificat de civisme ? — le voici. — Ton passeport ? — je le tiens. — Tes quittances de contributions mobiliaires de 91 et 92 ? — c'est cela. — Le don patriotique ? — je l'ai. — Ta vie politique ? — est faite. — Tes gardes ? — ont été montées . . . . etc. etc. — Tu es parfaitement en regle (1). On ne réunit pas plus

(1) Il y a déjà long-tems qu'on a observé que ce ne sont pas les comptes les moins scrupuleusement réglés, qui sont dressés par les fripons. L'honnête homme qui marche à l'abri de sa conscience et sur la foi des traités, n'a pas besoin d'escorte, et n'en prend pas. Qu'arrive-

de preuves de civisme. Tu peux entrer; tu seras bien reçu.

Fouquier entra. La salle étoit éclairée par des lampions posés dans 45 cranes de fermiers généraux, lesquels répandoient une clarté plus rouge que le sang d'une pucelle. Au fond, sur un trépied ardent, étoit assis mollement Maximilien Robespierre, tenant sa mâchoire d'une main, et traçant de l'autre, avec un poignard, le vaste plan d'un cimetière universel. A gauche, on voyoit Lubin qui pleuroit, Henriot qui grinçoit les dents, Payan qui se les curoit, Lavalette qui prenoit du tabac, et Coffinhal qui lisait le *Journal Universel* d'Audouin.

A droite, Fleuriot se mordoit les ongles; Chaumette récitoit un rosaire; Hébert chauffoit ses fourneaux; Dumas prenoit des mouches; Sijas démuseloit un tigre; Couthon méditoit un crime; St.-Just écrivoit un rapport, et la canaille derrière.

A la vue de Fouquier-Tinville, tout le monde se leva; tout le monde sauta de joie. C'étoit à qui l'embrasseroit Le voici; le voilà; c'est lui; c'est Fouquier. Où est donc Barère? Où est Billaud? Que fait Collot? tout le monde

---

t-il? c'est que les extrêmes précautions qu'on avoit prises contre les fripons, se trouvent uniquement dirigées contre les honnêtes gens.

parloit à-la-fois. C'étoit un train, c'étoit un vacarme à ne pas s'entendre. Le président avoit beau sonner une clochette plus grosse que celle de Moscou, personne n'écoutoit, personne n'entendoit; on ne voyoit, on n'entendoit que le cher Fouquier. Dans ces momens d'ivresse, les talens s'oublient, l'autorité disparoît, la réputation s'évanouit.

Robespierre, l'homme du monde qui sait le mieux céder aux circonstances, (1) laissa passer l'engouement, et quand il vit que chacun commençoit à reprendre sa place et son rôle, il fit signe à Fouquier d'approcher.

Je t'aurois mieux aimé là-haut, lui dit-il, mais puisque te voilà descendu, comme nous, au séjour des morts, sois le bien arrivé : dis-nous des nouvelles !

Grand maître, s'écria Tinville, en s'inclinant profondément......

Arrêtes, Fouquier, interrompit Coffinhal, il n'y a plus de grand maître ici. Tu es dans le séjour de l'égalité. L'égalité, là-haut, n'étoit qu'un mot dont nous autres frippons nous nous servions à propos pour asservir les dupes. Ici, force est de marcher sous le niveau. Toutes nos

---

(1) Robespierre a été peint à grands traits par Merlin de Thionville. Nous avouons que, depuis la renaissance de la pensée, rien ne nous a paru ni mieux écrit en biographie, ni plus curieux en histoire que le *Portrait de Robespierre*.

pensées sont sur nos lèvres ; toutes nos actions sont pesées dans l'inflexible balance de l'équité, tous nos cœurs sont à découvert.

HENRIOT : Le cœur de Coffinhal ! qui t'en a jamais soupçonné ?

COFFINHAL : Ce n'est pas Henriot peut-être, qui s'amusoit à pirouetter dans les airs, au lieu de rassembler ses canonniers autour de nous.

HENRIOT : Monstre ! sans ta brutalité nous serions encore en vie. (Bruit).

COFFINHAL : Sot ! sans ta bêtise, nous serions certainement les maîtres de Paris. (Murmures).

HENRIOT : Buveur de sang !

COFFINHAL : Fouetté et marqué . . (Tapage. . . le président se couvre).

ROBESPIERRE : Mes amis, n'avons-nous pas promis d'oublier nos torts réciproques ; je sais ce qu'il faut accorder à la foiblesse, et ce qu'on peut reprocher à la malveillance ; mais ne troublons pas par des rixes particulières la joie universelle qu'inspire l'arrivée de notre ami Fouquier. Dis-nous, Fouquier, dans quel état tu as laissé la France ? que font les jacobins, que font Pitt et Cobourg ?

FOUQUIER : J'ai laissé à Barère le soin de vous dire en quel état est la France.

FLEURIOT : Je n'aime pas votre Barère ; ses

rapports uniformes, ambidextres, emphatiques, insignifians m'ennuient à mourir : nous devrions bien choisir un autre rapporteur.

SIJAS : Un autre rapporteur, soit; mais il faut convenir au moins que, si l'on en peut facilement trouver un plus vrai ou plus éloquent, vous n'en trouverez guères de plus adroit.

ROBESPIERRE : Que fait la Convention ?

FOUQUIER : Elle lutte contre l'intrigue et l'anarchie.

ROBESPIERRE : Le gouvernement ?

FOUQIER : Il est divisé.

ROBESPIERRE : Les comités révolutionnaires ?

FOUQUIER : Ils tremblent.

ROBESPIERRE : Les jacobins ?

FOUQUIER : Ils sont traînés dans la boue.

Tous-à-la-fois : Traînés dans la boue !

DUMAS : Comment, les jacobins, ce pivot éternel de la révolution, ce foyer brûlant du patriotisme, ces rivaux indomptes des rois et des législateurs, l'espoir de la France, les colonnes de la liberté, les jacobins sont traînés dans la boue !

FOUQUIER : Hélas ! oui. La force de la vérité m'arrache des aveux affligeans ; mais

puisque nous n'avons plus ni moyens, ni intérêt de nous tromper, il faut bien se résoudre, moi, à vous les faire, et vous à les entendre. Le règne des jacobins est passé. Le peuple même, qui fut si long-tems leur jouet et leur victime, le peuple en demande hautement la dissolution ; et, de bon compte, ils la méritent par leurs sottises encore plus que par leurs crimes.

COUTHON : S'ils n'avoient que des crimes à se reprocher, tout ne seroit pas perdu. On pallie des crimes (1), et nous avons laissé plus d'un exemple de ce genre de plâtrage; mais des sottises, tout le monde peut les juger !

ST.-JUST : Qu'est donc devenue cette astuce admirable, dont nous avons laissé tant de leçons; cet art de mettre sur le compte de ses ennemis ses propres sottises et ses forfaits ? Qu'est devenu l'esprit que nous avions légué, en mourant, à Billaud, à Barère, à Collot, vieux champions blanchis sous nos drapeaux ?

---

(1) On est parvenu en effet, depuis quelque tems, à tellement embrouiller les choses, les idées et les principes, dans une langue si nouvelle et si amphigourique, que tout est devenu problématique sous la main hardie des prestigiateurs. Nous promettons de donner un jour un développement curieux à cette manœuvre inouie dans l'histoire des révolutions.

FOUQUIER : Je ne sais, mais les vétérans ne paroissent plus sur la brèche. Soit foiblesse, soit politique, ils ont abandonné le champ de bataille à des blancs-becs, à des avortons révolutionnaires, qui sont plus bêtes que méchants; mais qui, pour vouloir toucher à tout, ont tout gâté.

LAVALETTE : Mort de ma vie ! les chefs se cachent dans un moment de crise ! c'est une jeanfoutrerie punissable.

ROBESPIERRE : C'est quelquefois une sage politique.

HÉBERT : Le jeanf..... se souvient du 10 août et du 31 mai. (1).

ST.-JUST : Mais enfin qu'est-ce qui paroît à la tribune ? quels sont nos successeurs ?

FOUQUIER : Des *Caraffe*, des *Bouin*, des *Fayau*, des *Duhem*, des *Duperret*, des *Gautherot*, *&c.* tous personnages aussi nouveaux, que leurs noms sont ridicules.

ROBESPIERRE : Les noms ne font rien, le talent fait tout.

---

(1) On sait que Robespierre étoit, pendant ces deux crises, caché dans le fond d'une cave et gardé par 30 braves sans-culottes. Nous connoissons plus d'un autre brave orateur à la tribune, qui ne fut pas moins prudent pendant ces mêmes crises. Vous les connoîtrez quand il en sera tems.

HÉBERT : Je ne connois point ces B... là.

CHAUMETTE : Ni moi non plus : ont-ils passé au scrutin ?

COUTHON : D'où ça vient-il ? quels sont leurs moyens ? leurs vertus ?

FOUQUIER : Ils viennent de je ne sais où : leurs moyens sont dans leurs poumons. Ils crient à tue-tête, ils hurlent le patriotisme ; ils singent *Robespierre* ; ils répètent toutes ses phrases contre le modérantisme et l'aristocratie. Avec les mots de *liberté*, de *salut du peuple*, de *patriotes* et d'*aristocrates*, ils composent des discours que les sots applaudissent, mais dont le peuple se mocque ; des discours prônés dans le *Journal de la Montagne*, et colportés par tous les espions de police.

LUBIN : Les séances doivent être curieuses ?

FOUQUIER : Curieuses, la première fois ; ennuyeuses du reste.

DUMAS : Risquons l'ennui : donnes-nous un échantillon de la pièce.

FOUQUIER : Je le veux bien ; mais songez que je ne serai qu'historien. (1).

---

(1) Si quelques-uns des douze mille mouchards, et des cinq à six cent Marseillais, répandus encore dans la ville, et payés par les prêtres de Robespierre, nous accusoient d'avoir changé l'histoire en

A peine le procès-verbal, tant bien que mal écrit, est-il lu par un secrétaire qui ne sait pas lire, que *Caraffe* monte à la tribune, secoue la tête, roule ses yeux et s'écrie sans préambule :

« Voyez-vous l'aristocratie qui a le rire sardonique sur les lèvres, et le poignard dans les mains. Elle triomphe aujourd'hui ; mais patience, les Jacobins vont développer leur énergie révolutionnaire : ils chasseront de leur tribune et de leur sein tous ces modérés qui prêchent la justice, et calomnient la terreur ; tous les aristocrates qui veulent tuer la liberté, avec la liberté de la presse ; tous les gens suspects qui ne pensent pas comme nous. »

Duperret succède à *Caraffe* : il ôte et remet son chapeau deux fois, tousse comme un capucin, et d'un ton nasillard il dit : « Revenons aux principes : d'après les principes, il ne peut exister de fraternité entre les patriotes et les aristocrates, entre le crime et la vertu. »

ROBESPIERRE : Ce Duperret est un vil plagiaire qui me pille assez crûment ..... n'importe, voyons !

DUPERRET : savez-vous comment on peut distinguer les patriotes d'avec les aristocrates ?

---

satire, nous les engagerions à relire les séances de la société des 11, 15, 17 fructidor, et nous ajouterions : Pourquoi travaillez-vous de manière à mettre la satire en histoire ?

FLEURIOT : Diable ! ils en sont déjà aux définitions élémentaires ?

PAYAN : Rien d'étonnant ; les définitions doivent changer avec les choses, et les choses ne sont plus ce qu'elles étoient il y a cinq ans, il y a six mois. Les aristocrates d'aujourd'hui ne ressemblent pas plus à ceux de l'an passé, que les Jacobins conduits par Marat, ne ressemblent aux Jacobins menés par Collot. Tallien est un aristocrate aujourd'hui, et c'étoit un enragé il y a 18 mois. Ainsi dans les révolutions, les mots de *patriotisme* et de *vertu* n'ont rien de fixe, rien de bien défini. Tous les partis s'en emparent, et affublent leurs ennemis de la couleur la plus généralement proscrite. Tant que l'aristocratie sera la tête noire du peuple, les populaciers appelleront *aristocrates* tous ceux qui auront la témérité de soulever un coin du voile qui couvre leurs manœuvres. (1)

DUPERRET : Les aristocrates sont ceux qui

(1) Les aristocrates sont les ennemis du peuple ; les ennemis du peuple sont les délateurs gagés, les aboyeurs de section, les buveurs de sang, les partisans de la terreur, les fonctionnaires ineptes ou infidèles, les protées révolutionnaires, toujours à l'affut des circonstances, toujours prêts à changer de livrée avec l'idôle du jour : voilà les aristocrates, voilà les ennemis du peuple, et il importe de les faire connoître.

courent les places, les spectacles et les bordels. Ils rient haut, crachent loin, voient de près, mangent des melons ananas chez Véri, et lisent la *Correspondance politique*. Les patriotes, au contraire, fuient les places lucratives, dénoncent les artistes des théâtres, abhorrent les filles. Ils ne voient dans les filles que des objets de luxure, dans les spectacles que des sujets de scandale, et dans les places, que des moyens de corruption.

HÉBERT : Quel f.... galimathias ! qu'est-ce que tout cela fait au patriotisme ?

DUPERRET : Je n'en sais rien ; mais il est nécessaire que les patriotes, c'est-à-dire, les jacobins, relèvent une tête fière, et sur-tout n'ayent pas peur. La peur est le partage des lâches et des aristocrates.

LUBIN : Encore les aristocrates ! c'est le pont aux ânes.

ROBESPIERRE : Qu'importe ? pourvu qu'à la faveur de cet adroit machiavélisme, on brouille les cartes de plus en plus.

ST.-JUST : Ce machiavélisme est connu et rebattu *usque ad nauseam*.

ROBESPIERRE : Il n'en réussit pas moins, et il réussira toujours avec un peu d'adresse ou d'audace.

DUPERRET : Nous manquons de l'une et de l'autre. Moi, qui vous parle, j'avouerai franchement que le tyran m'a fait peur.

ROBESPIERRE : Et ce fut l'effet d'un seul regard.

HENRIOT : Comment oses-tu donc, après cet aveu, traiter les aristocrates de lâches ? il faut être bien impudent !

DUPERRET : Mais aujourd'hui que le tyran est mort, je brave la tyrannie, et je dis hautement qu'il faut livrer un combat à mort à tous les insolens qui osent imprimer leurs pensées, et à tous les impurs qui entretiennent des filles.

CHAUMETTE : Cela n'a pas trop le sens commun, mais c'est bon. On ne sait pas assez combien les filles font de tort à la révolution : et j'ai toujours eu bien soin de les recommander dans mes requisitoires.

HÉBERT : Tes f....s requisitoires sont oubliés. Tu écrivois pour les épiciers.

CHAUMETTE : Et toi pour les charniers.

HEBERT : Tu me répétois sans esprit.

CHAUMETTE : Et tu copiois Robespierre sans pudeur.

HEBERT : Tu n'étois qu'un sale maître d'école.

CHAUMETTE : Et toi un insolent muscadin.

(*On crie à l'ordre.*)

ROBESPIERRE : Citoyens, n'allons pas donner à nos ennemis le scandale d'un schisme ouvert parmi les patriotes. Il faut que la vanité cède à la vertu, et que le crime ne puisse nous reprocher de sacrifier la patrie à nos ressentimens. *(On rit.)*

LEVASSEUR, arrivant tout essouflé des départemens, demande la parole pour une motion d'ordre. « Qu'est-ce que j'entends dire, citoyens ? Est il bien vrai qu'on ait ouvert les portes aux prisonniers ? Est-il vrai que la terreur ne soit plus à l'ordre du jour ? Hélas ! je ne le vois que trop à la joie qui règne sur le visage des Français, et la pâleur qui couvre les vôtres. Si Pitt et Cobourg étoient en prison, je crois que tous les contre-révolutionnaires se donneroient le mot pour les élargir.

LUBIN : Quel effort d'imagination !

LEVASSEUR : Ecoutez jusqu'au bout. On ne peut se dissimuler qu'il existe un systême affreux d'oppression, un systême infernal, un systême renouvellé des Cazalès, des Brissot, des Hébert, pour persécuter les patriotes et rendre la liberté aux aristocrates.

HEBERT : Ces bougres-là raisonnent comme de f... cruches. Si le systême qui a ouvert les prisons est contre-révolutionnaire, il ne peut l'être que parce qu'on y auroit renfermé que

des aristocrates, et dans ce cas, je n'en serois point un. Si au contraire, j'y ai fait renfermer des patriotes, pour, en exagérant, ainsi que mon patron, toutes les mesures révolutionnaires, dégoûter de la révolution, le systême qui les élargit n'a donc rien d'affreux, rien d'étonnant, rien de contre-révolutionnaire : ce n'est pas le tout que d'être essoufflé comme un bœuf, de faire des saignées de cheval au Mans, et des motions d'ordre à Paris, il faut savoir raisonner.

LEVASSEUR : On nous écoute sans cela. Dans peu de jours je ne raisonnerai pas davantage, et pourtant je débiterai un grand discours dans lequel je dévoilerai le systême d'oppression qui régne tant à Paris que dans les départemens. (Mouvement de surprise.)

HENRIOT : Pourquoi ne pas le dévoiler tout de suite.

LEVASSEUR : C'est que nos adresses ne sont pas encore faites ; nous en faisons venir de tous côtés.

HENRIOT : Fabriquées à Paris, n'est-il pas vrai ?

DUQUESNOI : Sans doute ; mais moi qui n'ai pas besoin d'adresse pour parler, je vous préviens simplement que j'avois envoyé du Pas-de-Calais, 57 individus au tribunal révolution-

naire, mais par un scandale inoui, mes pièces sont égarées, et voilà mes 57 moutons prêts à être élargis : n'est-ce pas révoltant !

Coffinhal : C'est ce coquin de d'*Obsent* qui aura soustrait les pièces pour les examiner !

Duquesnoi : Je n'en sais rien, mais il est sûr au moins que tout languit, que tout va mal depuis qu'on examine les affaires. L'examen des affaires est la mort du gouvernement révolutionnaire, et le triomphe de l'aristocratie.

Or, je dis que pour mettre fin à tous les maux passés, présens et à venir, il faut comprimer fortement les aristocrates. En révolution il ne faut jamais regarder derrière soi, mais écraser sans pitié tous nos ennemis qui sont aussi ceux du peuple.

Fayau : *Ecraser* est le mot. Oui, écrasons la tête insolente de l'aristocratie contre les colonnes de la liberté. Depuis plusieurs jours l'aristocratie reparoît sur la scène, et déjà les signaux sont donnés pour attaquer les patriotes ; déjà les prisons sont ouvertes ; déjà les détenus ont mis le feu à la bibliothèque et à la poudrière de Grenelle ; déjà ils ont assassiné Tallien. (huées.)

Robespierre : Plus cette accusation est absurde, plus elle aura de succès.

Fayau : J'en doute à cause de la liberté de

la presse qui renverse toutes nos mesures, et démasque toutes nos batteries : mais nous ne voulons rien avoir à nous reprocher.

Déjà l'on prépare des mêches phosphoriques pour faire sauter la convention. Déjà les émigrés arrêtent leurs logemens dans le fauxbourg St Germain. — Les patriotes resteront-ils témoins impassibles de ces nouvelles manœuvres ? non : le peuple écrasera de sa puissante massue cette horde de Pigmées qui ose attenter à sa liberté. Les Jacobins arrêteront ce scandale en signalant tous ces scélérats. (1)

Robespierre qui s'étoit endormi pendant cette dernière tirade, tombe sur Fleuriot, qui tombe sur Chaumette, qui tombe sur Hébert, qui tombe sur Couthon qui tombe par terre : tout le monde de rire, comme on rit aux enfers, comme on rit quand on se brûle.

COFFINHAL : Je ne sais pas si cette chûte est risible, mais elle me semble présager celle de tous nos amis.

---

(1) On dit qu'il y a cinq à six cents coupe-jarets, tous prêts et qui n'attendent que ce signal. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un de nos amis a été menacé au caveau par quatre grands coquins, pour avoir achetté le troisième numéro de l'Orateur du peuple.

DUQUESNOI : En attendant, nous avons mis l'explosion de la poudrière de Grenelle sur le compte de l'aristocratie.

HENRIOT : Vous l'avez mise tard, car on assure ici que le jour même de l'événement, vous accusiez l'aristocratie d'en grossir les accidens; certes on ne voit pas tout d'un coup quel intérêt les aristocrates avoient alors de grossir, avec leurs torts, le nombre de leurs ennemis.

GAUTHEROT : Ah! c'est qu'alors nous n'étions pas sûrs de notre fait. Nous tâtions l'opinion.

ROBESPIERRE : Qui tâtonne est perdu. Pour se rendre maître de l'opinion, il faut savoir la dévancer.

BOUIN : C'est vrai, et je reproche aux jacobins de rester derrière l'opinion. Je jure par le ciel que la contre-révolution est faite, si les patriotes ne se hâtent de prendre de grandes mesures, si l'on ne déporte promptement les prêtres, les nobles, les riches, les marchands, les artistes, les commis, les chefs de bureau, les juges de paix, les généraux et toute la séquelle aristocratique qui pèse sur la terre de la liberté (1).

---

(1) Que restera-t-il en France? des Jacobins... Qui gouvernera? des Jacobins... Qui nous donnera du pain, de la viande, de la chandelle et du savon? des Jacobins. Qui écrira l'histoire? des Jacobins. Et puis le règne d'Astrée, le siècle d'or, les fleuves de lait, un pays de Cocagne : cela est sûr, car les

Lacombe : Je dénonce nominativement cinq intrigans, coalisés pour démander la liberté de la presse. Le premier, c'est *Dufourni*, qui nargue tous nos orateurs ; le second, c'est *Lavaux*, qui se croit plus d'esprit que nous ; le troisième, c'est *Boissel*, qui fléchit en principes ; le quatrième, c'est *Réal*, qui m'a traité de mauvais citoyen ; le cinquième enfin, c'est *Yon*, que je regarde comme le coupe-jarret de la faction.

Isoré : Je m'attends bien que l'on dira que les jacobins ne veulent pas de la liberté de la presse ; mais c'est une calomnie. Les jacobins veulent cette liberté pour eux, et non pas pour les contre-révolutionnaires.

Monestier. Déclarons que la liberté de la presse existe autant qu'elle peut exister, c'est-à-dire, pour nous et nos amis, et que toute autre question soit ajournée jusqu'à la paix.

Duhem s'efforce vainement de parler : sa langue collée à son palais lui refuse le service ; il se fait apporter cinq à six verres d'eau, et faisant d'incroyables efforts, il parvient à dire : savez-vous mes amis de quoi on m'accuse ? on m'accuse d'avoir assassiné Tallien ! je suis

Jacobins le disent. Et nous pouvons juger de ce qu'ils disent par ce qu'ils font, et de ce qu'ils feront par ce qu'ils ont fait.

d'une colère épouvantable ! je ne me connois plus ! moi, un assassin ! mais je sais d'où cela vient. Les crapauds lèvent la tête hors du marais ; nous les connoîtrons mieux, et nous les tuerons plus facilement . . . (Signe d'improbation).

ROBESPIERRE : Quelle gaucherie d'aller se démasquer soi-même ! il faut que ce Duhem soit vendu à nos ennemis....

FOUQUIER : Je serois tenté de le croire d'après sa conduite, si je ne connoissois toute sa bêtise ; mais c'est toujours une imprudence de la part des chefs d'employer de pareils instrumens... Je crois au reste que cet échantillon suffit pour vous donner une idée de l'esprit qui règne dans la société, et pour justifier ce que j'ai dit plus haut que les jacobins étoient traînés dans la boue (1).

COUTHON : Ils se relèveront.

FOUQUIER : Je n'en crois rien : le peuple a prononcé leur arrêt.

---

(1) L'accueil que le public fait depuis 15 jours à une foule de pamphlets, qui n'ont rien de piquant que la hardiesse avec laquelle ils attaquent une vieille idole, prouve plus que tout le reste que le peuple est las de cette vieille idole qui aura le même sort que toutes les autres.

COUTHON : Ils ont dans leur immense correspondance, d'immenses ressources.

FOUQUIER : En coupant la tête, on tuera la queue.

ST-JUST : Ils ont les comités.

FOUQUIER : On les renouvellera.

ROBESPIERRE : Que fait le département ?

FOUQUIER : Il a remplacé la municipalité, et en a pris l'esprit.

ROBESPIERRE : Le tribunal révolutionnaire ?

FOUQUIER : Il n'est pas encore parfaitement épuré, mais en général, il juge avec sagesse, et il paroît environné de l'estime publique.

ROBESPIERRE : Les agences ?

FOUQUIER : Se comportent avec une indécence ou une ignorance des principes qui désole tous les citoyens et perd la chose publique.

ROBESPIERRE : La perte de la chose publique est un petit mal pour elles et pour moi, mais j'ai grand peur que tant de maux accumulés, tant d'extravagances commises, tant d'intrigans démasqués, ne culbutent enfin toute notre chère besogne, et ne réveille le peuple, si longtemps endormi par nos contes, et si cruellement trompé par nos impostures. Flétris par tant de trahisons si lâches, dégoûtés de tant

de charlatans si bêtes, les Français finiront par écraser à la fois, tous les traîtres et tous les charlatans privilégiés..... Je vois s'approcher l'instant où le bon sens et la justice feront enfin la distinction trop long-tems incertaine, entre les patriotes et les aristocrates, entre les bons et les mauvais citoyens. Quel que soit l'ascendant de l'intrigue sur la vérité au tribunal de l'amour-propre, celle-ci finit par gagner son procès devant celui de la raison ; j'en suis la preuve la plus complette et la plus déplorable. Malheur donc aux Jacobins démasqués, malheur aux comités révolutionnaires ; malheur aux agences perfides ou ineptes des subsistances (1) ; malheur enfin à toute cette ligue sacrilège de fripons, de royalistes, d'émigrés et de sots aboyeurs, qui, marchant sur mes traces, en me vouant à l'infamie, croient pouvoir ressusciter mon systême, et achever sans talens l'ouvrage qui m'a coûté cinq années de travaux pénibles, d'efforts de

---

(1) Un agent des subsistances nous dit un jour spirituellement, qu'il valoit mieux laisser enfreindre les lois que de les faire inteterpréter par ceux qui sont chargés de leur exécution : voilà pourquoi on défend tous les jours de laisser sortir du pain de Paris, et voilà pourquoi il en sort une prodigieuse quantité.

génie et de crimes inouis. J'ai dit : *La séance est levée.*

P. S. Le noir courrier qui nous apporta hier la séance infernale que nous publions aujourd'hui, nous a donné sa parole d'honneur de revenir avant quinze jours avec des dépêches encore plus intéressantes, de nouvelles plus fraîches et des commentaires plus piquans. Ce qui nous a le plus touché, c'est qu'il nous a bien assuré que la prochaine séance seroit farcie de grandes vues politiques, à l'usage du *Moniteur*, de belles maximes de morale tirées de Gordon et de Machiavel, et de jolis traits historiques pour servir de matériaux à l'histoire de la révolution ; le tout propre à enrichir les faiseurs de collections, et capable d'étonner les gens qui s'étonnent le moins. Il faut croire au reste que la malveillance, toujours prête à nous jetter le chat aux jambes, saura distinguer ici l'auteur d'avec l'éditeur ; et que si elle est déterminée à poursuivre l'un jusqu'aux enfers, il faudra bien qu'elle se contente de dénoncer l'autre aux Jacobins ; et ce n'est pas de tous les malheurs celui qu'il redoute le plus. *Au revoir.*

PILPAY.